

Editoriale

Maurizio Mazzotti

PAPERS N° 1

COMITATO D'AZIONE

AMP 2014-2016

Patricio Alvarez

Vilma Cocoz

Jorge Forbes

Clotilde Leguil

Clara Holguin

Maurizio Mazzotti

(coordinatore)

Guy Poblome

Responsable de la edición

Marta Davidovich

Si apre con questo primo numero la serie dei Papers che ci accompagnerà verso il prossimo Congresso AMP di Rio de Janeiro, sul corpo parlante e la sua incidenza sull'inconscio nel XXI secolo. Un tema che ci porta in avanti, ci impegna a pensare la psicoanalisi del futuro prossimo, che è anche già iniziata, ricordava J.-A. Miller nella sua Conferenza introduttiva al tema del Congresso del 2016, dunque una ragione in più per prestarvi attenzione.

Ecco, è questo che ci guiderà in questa edizione dei Papers-Rio, porre la maggior attenzione possibile alle prospettive, alle conseguenze, alle incidenze messe in atto dal passaggio dall'inconscio al parlessere, dall'aver un corpo parlante all'epoca dell'inesistenza dell'Altro, che è ciò che fa risaltare il legame tra lalingua e il corpo, nelle sue affezioni, nella evenemenzialità del sinthomo. Nella teoria e nella pratica della psicoanalisi, prima di tutto.

Così in questo primo numero iniziamo con un testo sul controllo, di *Laure Naveau*, in anteprima dopo la giornata parigina dell'ECF del 21 gennaio scorso. Il controllo alla luce del corpo parlante del controllato, un nuovo sguardo sugli affetti, le vibrazioni, gli imbarazzi del corpo dell'analista che, in controllo, parla di un paziente. La rettifica dell'analista controllatore, che punta ad un buon uso del sinthomo in una prospettiva che non si limita all'interrogazione del desiderio dell'analista.

E' sempre il sinthomo il fulcro su cui fa leva *Patricio Alvarez* nel suo testo, presentato in una recente serata dell'EOL, per sviluppare il tema dell' 'escabeau'. La novità che ci propone è di leggere lo 'sgabello' non alla maniera della nevrosi ma come ciò su cui far montare il sinthomo senza però sacrificarne l'opacità del godimento a favore del senso. Una nuova sublimazione, un amor proprio del

parlessere in rapporto ad un narcisismo non speculare.

Non come sublimazione ma come spostamento del *sinthomo* anche il testo di *Vilma Cocoz* sviluppa il nodo dello 'sgabello' narcisistico, del 'darsi delle arie'. In una vignetta clinica è qui interrogato il legame tra la vita della parola e il godimento del corpo. Tra l'aria' dello strumento suonato dal soggetto musicista e un super-io implacabile che non gli dà 'respiro'. Solo il fine dispiegamento analitico delle metamorfosi letterali che fanno buco, tra l'aria del suono e il respiro del corpo, consentiranno al soggetto di estendere il suo perimetro vitale, prendendo egli stesso aria in rapporto alla prigione del *sinthomo*.

Seguono un gruppo di due testi che a partire dall'accento sull'equivoco del significante nel parlessere ne situano gli sviluppi della pratica. *Clara Holguin* interroga il modo in cui l'unità del significante, via l'equivocare' de lalingua, ridefinisce il rapporto tra inconscio e corpo parlante. E ci suggerisce la riflessione circa una pratica 'a rovescio' dalla supposizione di sapere ad un amore che suppone il vuoto, nel transfert, dal senso al buco, dall'Altro all'uno, nell'interpretazione. Anche il testo di *Maurizio Mazzotti* interroga l'interpretazione che si porta al di là dei poteri di suggestione del senso, dopo aver sviluppato la posizione del parlessere come 'parlequivoco', in cui il significante è primariamente omofonia sonora e *modus operandi* del godimento del corpo parlante.

L'expérience du contrôle

Laure Naveau

L'analyste comme *sinthome*

Dans la perspective du prochain Congrès de l'AMP sur le thème, proposé par Jacques-Alain Miller, de *L'inconscient et du corps parlant*¹ comment saisir, comment attraper l'expérience du contrôle, du point de vue de ce corps parlant ?

Il arrive en effet que des affects – l'embarras, l'inquiétude, le souci – encombrant l'analyste dans son acte, sans qu'il s'en aperçoive. Et il n'est pas rare que ce soit lors du contrôle, dans le moment même du récit du cas qu'il fait à son contrôleur, que cela lui soit révélé, lorsque le corps parlant de l'analyste, en tant que *parlêtre*, se manifeste comme affecté par la langue.

C'est alors ce corps affecté que l'analyste découvre qu'il apporte au contrôle, et c'est cette découverte qui va lui servir de boussole pour rectifier son acte.

Lors de la première soirée de la Commission de la Garantie à l'ECF le 2 décembre 2014, Esthela Solano a souligné que c'est bien souvent l'empathie, la compréhension, la solidarité discrète avec son patient, qui peuvent, malgré lui, entraîner l'analyste dans ce qu'elle appelait finement « les embrouilles de la mentalité ».

De son côté, Marie-Hélène Brousse a évoqué la position d'aveuglement dans laquelle peut se trouver, à son insu, l'analyste face à certains patients, et comment le contrôle peut le dégager de cette position, dans une sorte de réveil.

¹ Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du désir*, n° 88, octobre 2014, p. 104 à 114.

Il se trouve que ces affects, ces embarras, ces vibrations du corps de l'analyste, peuvent survenir, par exemple, lorsque l'analyste parle à son contrôleur d'une adolescente qui peine à trouver sa place au sein d'une constellation familiale trop symptomatique, et qu'elle risque, du même coup, de s'en éjecter trop violemment ; ou bien lorsque ce même analyste lui parle, en contrôle donc, d'une patiente dont l'enfant s'est lui-même mis en danger vital, et qu'elle a ainsi failli le perdre. Dans ces deux cas, *il est apparu qu'à un moment tout à fait imprévu du contrôle, la voix de l'analyste en contrôle a vibré d'une façon telle que l'émotion s'y est entendue.*

L'analyste contrôleur a alors pratiqué, sans rien dire, des séances de plus en plus courtes. Et il s'est avéré que ces coupures répétées dans le récit du cas, ont permis une rectification de la position de l'analyste qui a dès lors cessé, par exemple, de s'intéresser à *l'enfant symptôme d'un autre corps*, et a pu ainsi s'interposer par rapport à cette jouissance en trop de sa patiente avec son enfant. Par exemple, en trouvant les mots qu'il fallait, pour qu'elle consente à le conduire chez un autre psychanalyste avec lequel, à l'occasion, elle pourrait s'entretenir de son enfant.

À partir de cette expérience, c'est précisément à ce prix-là, celui de la coupure des séances de contrôle, qu'un bon usage du *sinthome* est devenu possible – au sens où l'analyste, ainsi que J.-A. Miller l'indiquait dans son Cours² « Choses de finesses... », peut ainsi devenir lui-même un *sinthome* pour son analysant. Pour cela, disait-il, il lui faut « savoir jouer à l'événement de corps ou au semblant de traumatisme », tout en s'y soustrayant, afin que, par ce sacrifice de jouissance, il devienne lui-même, pour son patient, un « bout de réel ». Jouer tout en refusant la jouissance du jeu, en quelque sorte. C'est un sacrifice, un sacrifice de jouissance, car, lorsque nous sommes touchés, émus, par le dire de l'autre, « le

² Miller J.-A., *Choses de finesse en psychanalyse*, Cours de l'orientation lacanienne 2008-2009, séance du 17 décembre 2008, inédit.

phallus est dans le coup », notait encore J.-A. Miller. Et c'est cet *en-trop* de signification phallique que l'expérience du contrôle peut alors être amenée à réduire.

De la même façon, soulignait-il, pour que sa parole acquière de la puissance, pour qu'elle puisse être « créationniste », il faut que l'analyste en contrôle apprenne à se taire. Il faut « que sa parole soit rare afin qu'elle puisse porter, afin qu'elle puisse retenir l'attention du patient »³, même si, comme Lacan l'a indiqué dans son texte sur *l'esp d'un laps*⁴, quand on y porte attention, à sa parole, on n'est plus dans l'inconscient. Or, pour parvenir à cette rareté de la parole, il faut, me semble-t-il, dans sa propre analyse, s'être soi-même distancié du sens, du trop de sens qui affecte le *parlêtre* et supporter le réel qui, dès lors, surgit de cette distance, de ce hiatus entre l'inconscient et le sens, sans plus s'en défendre par aucun affect du corps parlant. Et cependant, faire preuve d'une présence incarnée.

Ainsi, l'analysante dont l'enfant était en danger, s'est-elle remise à parler de son corps à elle, de son corps de femme que, par ailleurs, elle rejetait, un corps marqué lui-même par la jouissance perverse d'un autre qui avait fait événement de corps dans son enfance. Le rejet de cette jouissance traumatique s'était dès lors déplacé vers le rejet de son enfant, répétant ainsi la malédiction familiale sur plusieurs générations.

Le point vif soulevé par la question de l'affect serait alors, me semble-t-il, que l'analyste parvienne, par l'intermédiaire du contrôle, à obtenir de lui-même qu'il se désiste de toute intention, qu'il se fasse,

³ Miller J.-A., *L'être et l'Un*, Cours de l'orientation lacanienne 2011, séance du 11 mai 2011, inédit.

⁴ Lacan J., « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

comme le formulait J.-A. Miller dans son *Cours*, « plus humble »⁵.

Pour aller au-delà du désir de l'analyste qui, dès lors, serait encore un *en-trop*, il s'agirait alors de savoir se faire, soi-même, *sinthome* de son patient. Dans une sorte d'ascèse, de « tao de l'analyste », ainsi qu'Éric Laurent l'avait indiqué dans son commentaire mémorable de *Lituraterre*⁶, il s'agirait, en fait, de « savoir se tenir à sa place, là où il y a eu rupture, là où il y a eu cassure ».

Savoir, donc, se tenir là, à la place du *sinthome*, de l'irréductible du *sinthome*, du trait du Un qui se réitère, mais pour un autre que soi ! Devenir un nom de symptôme, en quelque sorte.

Et c'est à la lumière de cette nouvelle perspective que l'on pourrait aussi relire la proposition plus ancienne de Jacques Lacan, au sujet de l'acte analytique : C'est « à la limite de l'incurable du sujet » que l'analyste s'offre à reproduire « ce dont il a été délivré »⁷. Il se soustrait en effet à toute passion, à tout affect, au-delà, donc, de la crainte et de la pitié, jusqu'à lui-même, par sa présence, « produire cet incurable ». Cela pourrait se traduire par : être là où l'analyste saurait se faire la clé de la jouissance perverse de son patient, mais pour qu'elle soit inefficace et pour, cette clé, « savoir la retirer »⁸, précisait-il.

L'expérience du contrôle comme « expérience des problèmes que l'exercice de la psychanalyse fait lever chez l'analyste », indiquait Jacques-Alain Miller dans ce Cours qui porte sur *le bon usage du*

*sinthome*⁹, serait ainsi l'occasion de faire toucher à l'analyste que, pour qu'il y ait rencontre, au sens analytique, avec son patient, l'analyste doit *se garder* de quelque chose, de comprendre quelque chose, de répondre à quelque chose, de vibrer trop aux mots qu'il entend. Car le drame de l'analyste serait d'en être affecté *masochistement*, disait Lacan¹⁰, au risque d'être maltraité par ses patients.

Mais surtout, notait J.-A. Miller, au risque de ne pas réussir à « laisser être ce qu'il y a de plus singulier chez son patient », son incomparable, hors de toute norme et de tout diagnostic « où l'on rêverait de l'inscrire »¹¹.

Alors, et pour conclure sur ce qui nous occupe aujourd'hui de l'expérience du contrôle, il me semble que, dans cette expérience réitérée de la coupure au cours de la séance de contrôle, qui répète le hiatus entre l'inconscient et le sens, il se peut, à l'occasion, se toucher ceci que, oui, l'analyse est une pratique sans valeur telle que Lacan y aspirait.

Mais c'est pour la raison que c'est, en fin de compte, la langue, ou plus exactement, la rencontre de la langue et du corps en tant qu'événement de corps, qui affecte le corps du *parlêtre*.

Et cette rencontre, pure jouissance hors sens, peut apparaître, à l'occasion du

⁵ Miller J.-A., *L'être et l'Un*, op. cit., séance du 11 mai 2011.

⁶ Laurent E., « Le tao de l'analyste », intervention au Cours de J.-A. Miller, *L'expérience du réel dans la cure analytique*, Cours de l'orientation lacanienne 1998-1999.

⁷ Lacan J., « L'acte psychanalytique », *Autres Écrits*, op. cit., p. 375.

⁸ *Ibid.*, p. 380.

⁹ Miller J.-A., *Choses de finesse en psychanalyse*, Cours de l'orientation lacanienne 2008-2009, séance du 17 décembre 2008, inédit.

¹⁰ Lacan J., « De la psychanalyse dans ses rapports à la réalité », *Autres écrits*, op. cit., p. 359 : « Il (l'analyste) ne partage avec lui (celui qu'il y guide – dans l'analyse) qu'un masochisme éventuel, de la jouissance duquel il (l'analyste) se tient à carreau. »

¹¹ Miller J.-A., *L'être et l'Un*, Cours de l'orientation lacanienne 2011, séance du 11 mai 2011, inédit.

contrôle, comme la seule clé qui vaille, son réel même, dans le sillage duquel l'analyste en tant que *sinthome*, va s'inscrire, hors des sentiers battus, et y accueillir la singularité pure de son patient.

Escabel

Patricio Alvarez

En su *Presentación del X Congreso*¹², J.-A. Miller muestra que *parlêtre*, *sinthome*, cuerpo y escabel sustituyen a los viejos conceptos como puerta de entrada a la ultimísima enseñanza. Se trata de una división en dos tiempos lógicos: pensar esos conceptos en el tiempo de *lalengua*, y luego en el del lenguaje. Ellos no funcionan igual en el primer tiempo o en el segundo. Esa división en tiempos ordena el texto, y establece las sustituciones:

El *parlêtre* es el inconsciente de *lalengua*, un inconsciente lógicamente anterior, y por eso Lacan decía que el *parlêtre* sustituirá al inconsciente freudiano: porque este último es propio del segundo momento lógico, el del inconsciente estructurado como un lenguaje. Ese inconsciente es secundario respecto del *parlêtre*.

Segunda sustitución: síntoma por *sinthome*. El síntoma es una metáfora extraída del inconsciente estructurado como un lenguaje. En cambio, el *sinthome* es un acontecimiento de cuerpo del *parlêtre*. De este modo, también el *sinthome* es lógicamente anterior, junto con el *parlêtre*: los dos correlativos al tiempo lógico de *lalengua*. Y en el segundo tiempo, cuando está en funcionamiento el inconsciente estructurado como lenguaje, el síntoma se constituye sobre ese núcleo de goce que es

el *sinthome*. Lo dice claramente: el síntoma metáfora “nos da la envoltura formal del *sinthome* como acontecimiento de cuerpo”¹³. Así, Miller remarca una oposición de pares conceptuales según los tiempos de *lalengua* y el lenguaje: el “*sinthome* del *parlêtre*” y el “síntoma del inconsciente”.

Tercera sustitución: cuerpo, por *cuerpo hablante*. Si el cuerpo que conocemos es el cuerpo especular, o incluso el cuerpo neurótico o psicótico determinado por el discurso, el *cuerpo hablante* es diferente. Es el que se produce en el instante del misterio, del acontecimiento de la unión de *lalengua* con el cuerpo: no el cuerpo del inconsciente, sino el cuerpo del *parlêtre*. Eso es el cuerpo hablante. En síntesis: el inconsciente estructurado como un lenguaje es una elucubración del *parlêtre*, el síntoma es la envoltura formal del *sinthome*, y el cuerpo es la construcción simbólico-imaginaria que se monta sobre el *cuerpo hablante*. Estas sustituciones no anulan al término anterior, sino que lo enriquecen al remarcar un tiempo lógico inicial.

Entonces, si seguimos esta lógica, el escabel, es la sustitución ¿de qué?

Sublimación

Miller define al escabel como “aquello sobre lo que se alza el *parlêtre* para ponerse guapo (...) traduce de un modo figurado la sublimación freudiana, pero en su entrecruzamiento con el narcisismo”¹⁴. Redefine así la sublimación, que se forja con el goce de la palabra con sentido. El escabel está del lado del goce de la palabra que incluye el sentido, y se opone al goce que excluye el sentido, el *sinthome*. El goce opaco del *sinthome* “surge de la marca que excava la palabra cuando adquiere el giro del decir y produce acontecimiento en el cuerpo”¹⁵. Las huellas de esta cita pueden ubicarse en el *Seminario 21*, donde Lacan dice “no toda palabra es un decir (...) Un

12 J.-A. Miller, Conferencia de clausura del IX Congreso de la AMP.

13 Ibid.

14 Ibid.

15 Ibid.

decir es del orden del acontecimiento”¹⁶. Por eso, Miller remarca que la palabra que marca es la que adquiere el giro del decir y produce acontecimiento de cuerpo, pero es un decir opaco, que no hace cadena: el decir de *lalengua*. La marca que excava es el *troumatisme*,¹⁷ el agujero que produce lo simbólico de *lalengua* en lo real. Y ese goce opaco del *sinthome* es un goce autista, que no hace lazo.

Para hacer ese lazo, es necesario el escabel: el escabel lleva al *sinthome* al estatuto del lazo, lo eleva, al modo de una sublimación. Por eso dice Lacan que Joyce da la fórmula general del escabel, porque logra hacer pasar su goce opaco a la publicación, pero sin sacrificar ese sinsentido. En esta línea, Miller ubica sólo a tres que hicieron del goce opaco una obra: Joyce, Duchamp y Schoenberg. Ellos hacen escabel con su *sinthome*: no sacrifican su goce opaco. El resto de las personas, lo sacrifica: forjan con el goce opaco un goce con sentido, que les permite elevarse, y gozan del sentido. Es su obra mediocre, dice Miller¹⁸. Es el escabel de la neurosis.

Escabelostración

Así como en este texto distingue el goce opaco sin sentido y el goce con sentido, también en *Piezas sueltas* los llama goce opaco del *sinthome*, y goce transparente. Ese goce transparente “es aquél cuya notación es *a*”¹⁹, el núcleo elaborable del goce. Por tanto, el escabel parece tener articulación, que debemos precisar, con el objeto *a* del fantasma. ¿Qué relación hay entre el goce con sentido del escabel, y el goce-sentido del fantasma? Esa relación está en *Los signos del goce*: “el escabel es otro nombre de la montura del fantasma, de

aquello sobre lo que el hombre puede montar para hacerse valer (...) remite al objeto *a*, montura del fantasma”²⁰.

Años después insiste, en *Sutilezas*: “El sujeto aparece encaramado sobre su fantasma. Lacan hablará al final de su enseñanza de un escabel, y la perspectiva es hacerlo caer de ese fantasma, y por consiguiente, destituirlo como sujeto”²¹. Los ubica en íntima relación: hay que destituirlo del fantasma, desmontarlo del escabel. Por esto Lacan habla de la *escabelostración*, la castración del escabel. Si el escabel del neurótico implica el pasaje del goce opaco al goce con sentido, el análisis va en dirección de castrar ese goce. Miller dice: “analizarse es trabajar en la castración del escabel para revelar el goce opaco del síntoma”²². Se entiende más al leer esta castración como la dirección hacia la caída del fantasma.

Entonces se inscribe una serie diferente, no sólo con Joyce, Duchamp y Schoenberg, sino también para el que hace el pase, aquél que ha llegado a castrar el goce del sentido. Es lo que en *Piezas sueltas* llama lograr el estado Joyce del síntoma, estado en el que ya no queda más que hacer del síntoma una obra, el pase, donde se testimonia cómo se castró el escabel para llegar al goce opaco.

Narcisismo

Ahora bien, en ese goce con sentido, ¿de qué narcisismo se trata? No es el narcisismo especular, y lo demuestra una de las primeras frases de Lacan en *Joyce el Síntoma*: “el escabel es primero porque preside a la producción de la esfera”²³. Lacan define la esfera como la figura topológica del yo especular. Por lo

16 Lacan, J., Clase del 18-12-73. Seminario 21, inédito.

17 Ibid.

18 Miller, J.-A., *Piezas sueltas*, Paidós, Bs. As., 2013.

19 Ibid, p. 89.

20 Miller, J.-A., *Los signos del goce*, Paidós, Bs. As., 2012, p. 444.

21 Miller, J.-A., *Sutilezas analíticas*, Paidós, Bs. As., 2012, p.161.

22 Miller, J.-A., *Op. Cit.* Nota 1

23 Lacan, J., *Otros escritos*, op. cit., p. 592

tanto, se deduce que el escabel es anterior lógicamente al yo especular: es primero y preside a su producción. Siguiendo la lógica de las sustituciones que ubicamos al inicio, así como el *parlêtre* será elucubrado por el inconsciente, y el *sinthome* será envuelto por el síntoma, podemos distinguir un escabel lógicamente anterior a la producción del yo especular.

Veamos si esta hipótesis es posible, en la dirección de entender qué es el cuerpo hablante. En relación al cuerpo, podemos distinguir tres etapas en la enseñanza de Lacan: el cuerpo especular, el cuerpo en relación al objeto *a*, y el cuerpo del texto *Joyce el Síntoma*, que Miller en *El ultimísimo Lacan* llama *Un-cuerpo*: un tipo especial de narcisismo, que no es el del yo y sus semejantes, sino el de la adoración del propio cuerpo. Para ese narcisismo, toma el término del que se sirve Lacan, que es el *ego*. Así lo dice Miller: “lo que estaba investido en la relación con el Otro está acá replegado sobre la función originaria de la relación con el propio cuerpo, del cual hay una idea, idea de sí mismo, y que Lacan sitúa con la vieja palabra freudiana de *ego*. Lacan subraya que el *ego* no tiene nada que ver con la representación del sujeto del significante. El *ego* se establece a partir de la relación con *Un-cuerpo*. No hay ahí identificación, hay pertenencia, propiedad. (...) Tiene que ver con el amor, pero no el amor al padre sino el amor propio, en el sentido del amor del *Un-cuerpo*. Ahí nos volvemos a cruzar con la fórmula de Lacan del *Seminario 23*, a saber: *El parlêtre adora su cuerpo*.”²⁴

Entonces se trata de un narcisismo diferente al especular. Es el amor propio del *parlêtre*. El escabel se construye sobre ese *ego* del amor propio. Esa es la sustitución: el narcisismo especular, la esfera, tiene un tiempo lógico inicial, el narcisismo del *ego*, emparentado al escabel. Así podemos entender esa frase de Lacan: “Digo esto para hacerme uno, y justamente por rebajar así a la esfera, hasta ahora indestronable en

su supremo *escabello*. Así demuestro que el *S.K.bello* es primero porque preside a la producción de la esfera”.²⁵ El escabel es primero, es el narcisismo del amor propio, y anterior a la producción del yo esfera.

Con el concepto de escabel, Lacan rebaja a la esfera hasta ahora indestronable. Así como el inconsciente se monta sobre el *parlêtre*, el yo especular se monta sobre el *ego*. Y el vínculo para producirlo es el escabel. ¿Es lo mismo el *ego* que el escabel? El *ego* es el amor propio, y el escabel es el trabajo de construcción, el lazo que ese amor propio forja por sublimación. Una nueva versión del narcisismo. En el *Seminario 23*, Lacan lo llama “un nuevo imaginario”.

El ser hablante se da aires...

Vilma Cocoz

Le vent dont il s'agit, je sais en être le responsable. Ce que j'apprecie avant tout dans ceux qui veulent bien gonfler leur voile de ce vent, c'est la façon dont ils l'attrapent, c'est l'authenticité de leur navigation. J.Lacan. Apertura del Congreso de Roma. 1974

Porque el ser hablante es, ante todo, un ser viviente, la respiración constituye el indicio indiscutible de que su corazón palpita. Se diga lo que se diga, afirma Lacan, la muerte es imaginaria, por eso la quietud del cadáver y las estatuas nos ofrecen una representación posible del fin inevitable de la vida. *Vanitas*.

²⁴ Miller, J. A., *El ultimísimo Lacan*, Paidós, Bs. As. 2013, p. 108.

²⁵ Lacan, J., *Otros escritos*, op. cit., p. 592.

Pero existe una “segunda vida”, la vida en la palabra, que duplica la natural: “El viviente en la especie humana existe como significante más allá de la vida natural.”²⁶ En esta verdadera vida, o más precisamente, en esta vida en la que la verdad reclama sus derechos, la muerte no es su complementaria sino una forma de perdurar, de permanecer inmutable.

Esta vida que porta un nombre individual se distingue por la marca del significante Uno en el viviente, y en ella se interesa el psicoanálisis. En el gran problema de la vida: el goce, que no obedece a leyes naturales. El goce tiene como condición el ser viviente, pero no es genérico a la especie sino singular, derivado de un encuentro tan traumático como azaroso con *lalengua*.

Imaginariamente se los identifica, al ser y al cuerpo. Pero, a diferencia de la rata, que vale por la unidad de su cuerpo de especie ratera, el cuerpo hablante, aquejado de la *falta en ser* que impone el lenguaje, se hace presente como síntoma, como un *acontecimiento del cuerpo*. El cuerpo “que se tiene del aire, se airea, del se lo tiene. Llegado el caso eso se canta y Joyce no se priva de ello.”²⁷

La doble vida del ser hablante depende pues, del aire. Porque del aire depende la función de la *fonación*, verdadera esencia del *Phi*, dice Lacan. Función que opera la sustitución del macho en la vida natural, por el que se llama “hombre” en la doble vida. En ésta la fonética se vuelve fáunica, según el equívoco lacaniano (*fonétique, faunetique*), cuando los nombres, hechos de fonemas, se cargan de sentido.

²⁶ J.A. Miller *Lo real en la experiencia analítica*. Paidós. Buenos Aires. 2003. P. 330

²⁷ J.Lacan, *Joyce el síntoma*. En Otros Escritos. Paidós. 2012.p.595

Y el sentido, de dónde viene? En la construcción borromea el sentido viene del cuerpo. “El sentido es aspirado por la imagen del agujero corporal que lo emite.”²⁸ El agujero no es estático, revela un movimiento de aspiración y espiración, una especie de *respiración del agujero*, que para el caso es la boca, puntualiza Miller. No la boca en tanto habla sino en la medida en que se chupa, que se besa a sí misma según la imagen freudiana.²⁹ Y, de tanto en tanto, escupe, vomita sentido.³⁰

Pero este agujero no es nada simple, requiere de una estructura triple que lo complejiza y lo vuelve remolino.

Quien ha visto un remolino en el agua sabe que traga pero, también, en su movimiento arroja algunos restos que suben a la superficie. Es así como funciona la cosa, es la causa de nuestra debilidad mental. Lo comprobamos a diario, lo poco que conservamos “en la memoria” y lo mucho que se escurre por el agujero. Pretendemos ser sustancias pensantes y, en realidad, somos agujeros, dice Lacan. A tal punto que propone sustituir el célebre *Fiat Lux*, por *Fiat Trou*.

Dios mismo es un agujero: *Soy el que soy*, sin imagen ni representación.³¹ Por no estar encarnado, no dispone de lo imaginario mediante lo cual el cuerpo entra en la economía del goce.³² Y esta es la razón de que Él, el Gran soplón, no inspire, sólo espira... el Espíritu Santo. Cuando se

²⁸ J.Lacan, *El sinthome*. Paidós. Buenos Aires. 2006. P. 83

²⁹ J. A. Miller, *El ultimísimo Lacan*. Paidós. Buenos Aires. 2013. P. 112

³⁰ Son términos de Lacan.

³¹ J.Lacan. RSI. Clase del 15 de abril de 1975. Inédito.

³² J.Lacan. *La tercera*. En Intervenciones y textos 2. Manantial. Buenos Aires. 1988. P. 91

encarne en el Hijo, valdrá por la Historia de su cuerpo. El Filioque concluye las apasionantes discusiones sobre el caso declarando que el Espíritu procede del Padre por el Hijo. Él sí que respiraba. Las imágenes de su calvario serán celebradas como bellas y nutrirán la voracidad de los fieles. Ellos, ávidos de sentido, aceptarán la versión de que el agujero es el pecado.

El análisis, una bocanada de aire

La vida del Sr. M era literalmente un “sin vivir”. Juzgado culpable de todos los males por su partenaire, voz de una Furia implacable, hablaba con una tonalidad cansina, desvitalizada. Padecía un profundo agotamiento, un insomnio pertinaz. Asediado por la reconstrucción mental de los episodios de humillación que sufría diariamente, su vida no tenía respiro.

No es una metáfora, le faltaba el aire. Y esa era la razón por la que el ejercicio de su profesión se había convertido en una tortura. Músico, el instrumento de viento con el que se ganaba la vida le provocaba una tensión insoportable. El esfuerzo denodado por interpretar las partituras correctamente acababa traduciéndose en dolores, contracturas, en tensa agitación debido a la respiración alterada.

El síntoma como acontecimiento del cuerpo iría, poco a poco, revelando la lógica de la estructura. Incrustada en sus carnes, la relación de sumisión al Otro malvado le había arrebatado el ejercicio y el disfrute en la ejecución musical. Las repetidas escenas de oprobio y difamación por parte de sus superiores y colegas habían ido intoxicando, envenenando su relación con “el instrumento”, así lo nombraba (muy rara vez hacía referencia al nombre técnico del mismo). Ya nada quedaba de su antigua afición; desde hacía años no asistía a conciertos, no podía siquiera escuchar discos.

Se había escrito en el cuerpo el terrible guión de su tormento melancólico. *Humillado y ofendido*, era preciso construir el cerco del mal, abrir los agujeros en el sentido a la manera de vías respiratorias.

Las soluciones que fuimos elaborando le permitieron coger aire, y así evitar el ahogo del encierro que le imponía su particular *cárcel de goce*. El Sr M. pudo permitirse un paseo diario, a solas, para que sus pulmones se nutrieran de aire puro. Pudo mejorar las condiciones de la habitación en la que ensaya cada día, y cambiar el aspecto de zulo de ese cubículo (carece de ventana) volviéndolo más habitable.

Tiempo después comenzó a recibir clases de canto y en ese contexto llegó a un descubrimiento esencial. Todos sus maestros habían recalcado la importancia técnica del acto de inhalar para obtener una correcta ejecución musical. Insistían en que es preciso llenarse de aire para así conseguir arrancarle al tubo metálico las deseadas notas. Nadie ha destacado que lo fundamental es la exhalación, la técnica que permite que los sonidos puedan brotar con el aire que sale de su cuerpo, no con el que entra.

Este hallazgo dio pie a un cambio en su postura corporal, se encontraba más ligero, declarándose atónito al descubrir que disfrutaba tocando, explorando nuevas melodías por puro placer. Con el tiempo hacer música pasaría a ser uno de los medios de relajación. Orgulloso, comentaba la resistencia tranquila con la que superaba las actuaciones. Ahora toca desde su escabel, la función que da aires de grandeza al ser hablante.

Se ha construido un freno con aquello que le aporta satisfacción: tocar, cantar, andar. El aire ha permitido extender el perímetro vital del Sr. M que ahora puede moverse

con mayor libertad. Por medio de la espiración advino el remedio al *PHi cero*. Lo encontró el sujeto en la función de la fonación que une el soplo y el sonido, haciendo del aire canción y poniendo a distancia el *sonido y la furia* del superyó gracias a la respiración del agujero.

Equivocar para encontrar un cuerpo

Clara María Holguin

Propongo leer la conferencia de J-A Miller, “El cuerpo hablante y el inconsciente” como una provocación. “Apostemos porque analizar al parlêtre es lo que ya hacemos, y que tenemos pendiente saber decirlo”³³. ¿Se refiere aquí Miller al arte del “bien decir”? El “bien decir” que él mismo funda en el saber leer, consiste en “mantener a distancia la palabra y el sentido que ella vehiculiza a partir de la escritura como fuera de sentido...a partir de su materialidad.”³⁴ A esto nos convoca el Congreso del 2016: “saber leer el cuerpo que habla, mi cuerpo, que no es el cuerpo hablado”³⁵. Es allí donde sostendremos nuestra conversación. “Se estremeció la tierra y el mar y se oyeron de todas partes gritos, voces

³³ Miller J-A, “*El Cuerpo hablante y el inconsciente*” en Lacaniana. EOL No 17, 2014, pág. 27

³⁴ Miller, J-A. *Leer un sintoma* en Lacaniana No 12. EOL, 2012, pág. 10

³⁵ Vieira M. A, *El cuerpo hablante*. Presentación del Congreso 2016. <http://wapol.org/es/Template.asp>

extrañas, lamentos y gemidos”³⁶. Es la muerte del *Gran pan* y el asomo de un nuevo oráculo que marca la brújula de la práctica lacaniana. No hay relación sexual, pero sí relación con el cuerpo, relación singular y contingente.

¿Cómo asumir esta provocación? Se trata a mi juicio de tomar la “práctica lacaniana” como una opción. Frente al fracaso del discurso psicoanalítico³⁷, que pone de manifiesto el estado del cuerpo propio y, sin exaltar lo simbólico, refugiarse en lo imaginario o alienarse en lo real de la ciencia, apostamos a dejarnos conducir por “las palabras que decimos,” es decir, por el inconsciente, para operar con eso. Inconsciente que Freud descubrió pero que no sabía qué era.

“Este inconsciente en el cual Freud no comprendía estrictamente nada, son representaciones inconscientes. ¿Qué es lo que puede ser eso, representaciones inconscientes? Hay ahí una contradicción en los términos: *ubewusste Vorstellungen*.....ellas hablan sin saber absolutamente lo que dicen.”³⁸ Lacan propone deshacerse de las representaciones inconscientes para situarse en la materialidad de las palabras, una vertiente de lo mismo que se repite fuera de sentido, lo que provoca un decir cuando encuentra el cuerpo y lo hace hablar.

Es la razón por la que Lacan insistirá en reemplazar el inconsciente freudiano por el parlêtre lacaniano. “¿Que es el inconsciente? la cosa no ha sido aun

³⁶ Plutarco. *Por qué guardan silencio los oráculos*.

³⁷ Miller, *Una fantasía*. Congreso de Comandatuba.2004. <http://wapol.org/es/Template.asp>

³⁸ Lacan J. *Palabras sobre la histeria*. Inédito. 26 de febrero de 1977, en Bruselas

comprendida”³⁹.

Del “no saber lo que se dice” al “sin saberlo hablamos con nuestro cuerpo”. Del Otro al Uno.

“No saber lo que se dice” sitúa el inconsciente como una potencia de ciframiento que es transferida al analista, paradigma del conocido Sujeto supuesto Saber. Desde esta perspectiva, el inconsciente se presenta como una hipótesis, resultado de una deducción: es un sujeto supuesto, un ser en falta que debe advenir, donde el cuerpo no aparece. El inconsciente es reductible a un saber y susceptible de descifrar. En el año 67, Lacan nos advierte en su texto “*La equivocación (méprise) del Sujeto supuesto Saber*”, aquello que escapa a esta suposición. No se trata únicamente de una puesta en cuestión de la transferencia, en términos de tomar una persona por otra, sino de la “prise” la captura en juego en la méprise, que indica lo que no se capta en el SsS. Se requiere ir mas allá del ser. Si la suposición del SsS nos permitía definir la practica analítica a partir de la transferencia de saber, donde se articulaban inconsciente e interpretación, su equivocación, evoca una disyunción y permite aventurar sobre lo que no puede captarse en el saber articulado, y que tiene su fundamento en lo se equivoca.

¿Qué se equivoca en la equivocación?

Aprovechando la trasgresión que posibilita la lengua castellana al traducir “equivocación” tanto para méprise como para bévue, y la posterior articulación que

³⁹ Lacan J, *Equivocacion del Sujeto supuesto Saber* (1967) en Otros Escritos, Ed. Paidós, Buenos Aires. 2012, pág. 349

hace Lacan en el *Seminario L’insu que sait*, entre bévue e inconsciente, me permitirá equivococar los términos. “Lacan extrae el termino bévue del unbewusst freudiano (el inconsciente). Lo que llama *une-bévue* (una equivocación o un yerro), es la traducción fonética del Unbewusst freudiano, que traducido semánticamente da el termino inconsciente”⁴⁰ y corresponde dice Miller, a la “unidad constitutiva del inconsciente”, es decir, su fundamento primero, hay lo Uno. “Lo Uno no es la falta y tampoco el ser, es una posición de existencia (il y a)”⁴¹, encuentro del cuerpo y el significante como acontecimiento de goce; Uno que marca el agujero que somos y que con Lacan llamamos traumatismo (troumatisme). Sincronía contingente del Uno y el vacío. A la pregunta, qué se equivoca, podemos responder, Una-equivocación. Encuentro de lalengua y el cuerpo que no tiene ningún alcance de sentido, ni se enlaza a nada, pero da lugar a la semiótica propia de un sujeto.

Equivocar aparece como la posibilidad de ir mas lejos que el inconsciente freudiano, hacia uninconsciente primario, que articula el “Ello” que siempre goza allí donde el sujeto menos lo sabe. Apuntamos a lo que no está articulado que se produce antes de dar sentido, el espacio de un lapsus que introduce un agujero. Como dice Lacan, tenemos la seguridad de estar en el inconsciente cuando no se opera la conexión transferencial del significante del lapsus, S1 con el saber, S2.

De La a Una (equivocación) es el desplazamiento que asegura el giro de lo universal a lo singular y la inversión del Otro al Uno. Reverso de la práctica

⁴⁰ Miller, J-A *Ultimisismo Lacan*, Ed. Paidós, Buenos aires, 2012, pág., 253

⁴¹ Miller, J-A. *Clase del curso de la Orientación lacaniana* “El Ser y el Uno” del 11 de mayo de 2011. Inédito.

lacaniana, se procede del Uno solo y no del Otro. Uno que no tiene relación con el Otro pero que organiza al parlêtre.

Este inconsciente captado en Una-equivocación, este Uno solo, es como dice Lacan “lo que se puede designar el asunto de cada quien, lo que anima a cada quien”⁴² y da vida. Es la forma como el sujeto fue impregnado por la lengua, marca de una singularidad imborrable que imprime un modo de goce propio.

Al contrario de la idea de un cuerpo significantizado y sostenido por el lenguaje, es decir, hablado; el acontecimiento que hace Uno, aparece como la verdadera causa de la realidad psíquica, es el cuerpo que habla.

La relación analítica no apunta a la relación con los significantes de la historia, sino a la relación con el cuerpo, a su acontecimientos, esto es, la relación entre el decir y el cuerpo,⁴³ que con Freud nombramos pulsión. Sin saberlo hablamos con nuestro cuerpo. Se trata entonces, de no conformarse con lo que dicen los otros sino con acceder a la consistencia absolutamente singular que Miller llama: identidad sinthomal, eso que hay antes de la identificación.

Del sujeto supuesto saber al “supuesto saber como operar”.

¿Qué evoca el valor dado por Lacan a la bève, a la palabra que no tiene intención, ni se dirige al Otro? ¿Cómo operar con el “cuerpo”? Lacan propone un cambio de axiomática y con ello, el reverso de la

práctica lacaniana, que no se funda ya en la estructura del lenguaje sino que debe considerarse una “práctica sin valor”. Donde estaba el Otro como lugar de los significantes, aparece como punto de partida el Uno solo, que pone de relieve la resonancia corporal de la palabra, eco del decir en el cuerpo. Desde esta perspectiva ¿qué lugar dar a la transferencia y a la interpretación?. Work in progress:

1-A nivel de la transferencia. Inversión de la operación del SsS.

Si en un primer momento éste es pivote de la transferencia, para la práctica del parlêtre el amor hace soporte y condición del saber. Es el trayecto lógico del fracaso del inconsciente, que Lacan plantea en su seminario *L'insu*: La Una-equivocación es el amor. Un amor que supone el vacío de significación, encarnado por el analista, abre la vía contraria a la identificación freudiana. Mas que la suposición del analista, esto implica su-posición, en-corps, como posibilidad de articular el saber y el goce.

2-A nivel de la interpretación. “Un saber supuesto operar”⁴⁴.

Manipulación, uso, corte, son algunos significantes que nombran lo que Miller ha llamado, “saber leer de otro modo”, lo que implica la falta -S(A)-: “reducir el síntoma a su fórmula inicial, al encuentro material de un significante y del cuerpo”⁴⁵ La interpretación sería, “un forzamiento por el que un psicoanalista puede hacer sonar otra cosa que la resonancia, es decir, agregar el

⁴² Miller, J.-A.: *Lectura del Seminario 5*, Ed. Paidós, Buenos Aires, 2000, pág., 166

⁴³ Miller, J.-A. *Piezas sueltas* La relación corporal. . Ed. Paidós, Buenos Aires, 2013, pág., 238

⁴⁴ Miller, J.-A. *Ultimísimo Lacan*, Ed. Paidós, Buenos Aires, 2012, pág., 273

⁴⁵ Miller, J.-A., *Leer un síntoma* en Lacaniana No 12. EOL, 2012, pág. 18

vacío”⁴⁶. Efecto agujero. Escapar al sentido y ser incautos de lo real es la apuesta lacaniana, que parte de un discurso que no fuera del semblante, es decir, un discurso que fuera de lo real.

Parlequivoco

Maurizio Mazzotti

Il tema del nostro prossimo Congresso di Rio ci invita a discutere e ad avanzare nella riflessione sull'inconscio nel XXI secolo da un punto di partenza, il corpo che noi abbiamo, il corpo *parlante*. Non tanto per interrogarci sul 'mistero' della sua esistenza, impenetrabile come quello della vita, quanto su come questo corpo parlante ridefinisce l'inconscio e con esso anche la pratica della psicoanalisi oggi. Questa ridefinizione poggia su punti precisi, per esempio laddove Lacan nelle *Conferenze Nordamericane* ci dice che è più vantaggioso sostituire il termine "parlessere" a quello di "inconscio", aggiungendo subito dopo che il 'parlessere' s'incontra con l'apprensione del corpo⁴⁷, dunque tale sostituzione ha il vantaggio di porre il corpo in rilievo, a differenza di quanto non avesse fatto il riferimento all'inconscio. Con il 'parlessere' si entra in una prospettiva che ricolloca l'inconscio, i suoi marchi, nel legame al corpo ed ai suoi effetti su di esso.

⁴⁶ Miller, J-A *Ultimisismo Lacan*, Ed. Paidós, Buenos aires, 2012, pág.,180

⁴⁷ Lacan J., *Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines*, in 'Scilicet', 6/7, Seuil, Paris 1976, p. 50.

Entro questo passaggio epocale credo che la progressiva elaborazione, da parte di Lacan, del peso del significante non solo come elemento di un *ordine* simbolico, in sé extracorporeo, ma come elemento di una lalingua, abbia un ruolo centrale. Nell'incontro del parlessere con l'apprensione del corpo gioca un ruolo pregnante la traccia del significante, preso al livello in cui esiste nella lalingua, prioritariamente in una omofonia fonematica più che in un ordine simbolico. Cioè in un sistema ampio di risonanze e, di concerto, di equivoci, che è ciò che Lacan ha messo in rilievo sempre maggiore perlomeno a partire da *Lo Stordito*, in seguito al quale le pagine dei suoi *altri* scritti si riempiono progressivamente di equivoci, giochi di parole, forzature della possibilità fonemantica della lingua francese, il tutto accompagnato dall'affermazione che nella pratica analitica non possiamo operare se non attraverso l'equivoco de lalingua di cui si è parlesseri.

L'incontro del parlessere con l'apprensione del corpo si segna attraverso l'incidenza dell'equivoco de lalingua. Equivoco del significante senza il quale, se ho ben inteso la frase di Lacan⁴⁸, tra il corpo "al naturale" e il suo reale ci sarebbe un "abisso", l'opacità più radicale, l'impossibile venirme a sapere alcunché. Invece Lacan dice che le pulsioni sono l'eco del dire nel corpo, di un corpo che gode degli oggetti *a* attorno ai quali esse fanno il loro giro, silenziose, ma non senza, via il lavoro de lalingua, che si sedimenti una traccia che non le lascia del tutto ininscrivibili. D'altro canto la portata del riferimento alla traccia, e, oltre, al sedimento elementare che lalingua lascia nel parlessere, è un tema complesso su cui Lacan ha lavorato nel mettere in risalto la tensione che attraversa da un lato la

⁴⁸ Id., *La terza*, in 'La psicoanalisi', 12, Astrolabio, Roma p.23

frammentazione operata dal linguaggio nel godimento del corpo, e da un altro lato il fondo non negativizzabile del godimento al cuore del reale del *sinthomo*. In altri termini il punto che separa ciò che si situa nell'intervallo della catena significante, ciò che J.-A. Miller ha chiamato 'bioforo'⁴⁹, come 'recupero' del corpo che gode, e ciò che ne resta fuori e non cessa di *non* sciversi nel legame stesso tra la lingua e il corpo.

Nell'inconscio-parlessere l'eco del dire e la traccia letterale del linguaggio prendono effettualità, ma non attraverso il senso bensì, appunto, attraverso l'equivoco. Lacan lo ha voluto affermare decisamente quando nel *Seminario XXIV* ha dato una traduzione del termine inconscio, *Unbewusste*, con una specie di *Witz* sensoriale, tutto giocato sull'equivoco omofonico translinguistico, giungendo al *Une-bevue*, la svista in francese. Questa traduzione, più che una piroetta, è l'esempio stesso di ciò che Lacan da tempo ha iniziato a mettere in risalto e, come dicevo, a praticare testualmente, la forzatura materiale della lingua dal "fonema alla frase" (vedi *Televisione*) per darci un'idea concreta di un dire che sia al livello dell'equivocità radicale dell'inconscio. Così a Bruxelles nel 1977 egli dirà che l'inconscio ha corpo solo di parole⁵⁰, e, sottolinea, non si tratta, come credeva Freud, di 'rappresentazioni'. Infatti il significante non "rappresenta" ma è *modus operandi* del godimento. In tal senso la traduzione dell'inconscio come *svista*, per quel che deve al *moterialisme*, alla materialità sonora e letterale della lingua mette in luce che è solo in quanto *modus*

operandi del godimento che possiamo pensare che il gioco dell'equivoco significante non sia solo puro *semblant* ma, come notava precisamente Eric Laurent, che attraverso lo scivolamento plurimo degli equivoci de lalingua, nel parlessere, si possa marcare un modo di godere che è sempre lo stesso⁵¹. Che dunque dal molteplice gioco sonoro dell'equivoco, dall'eco del dire, si possa giungere alla marca letterale del godimento, all'uno che si reitera. E' la nostra scommessa al livello dell'interpretazione affinché essa possa puntare al reale, all'apprensione del corpo, per riprendere l'espressione di Lacan, attraverso la marca letterale dell'inconscio. Ma non ci si arriva per la via 'diretta', con un corpo a corpo, né solo per la via indiretta del senso. Ci si arriva forzando, manipolando materialmente lalingua, dando peso a come il significante è causa di godimento nel parlessere.

In tale prospettiva possiamo riprendere quanto J.-Alain Miller ha precisato, che la forzatura dell'uso comune della lingua ad opera dell'analista, seguendo l'ultimo Lacan, non è ciò che opera per sostituire un senso con *altro* senso, bensì per sostituire del senso *con* una significazione vuota che è l'equivalente di un effetto di buco⁵². Sarebbe da riprendere nei dettagli lo sviluppo di questa proposizione maggiore per ripensare la pratica dell'interpretazione al livello del parlessere. Mi limiterei qui a notare che in essa non ci ritroviamo più al livello del potere di 'suggestione' della parola quale era chiamato in causa in *Funzione e campo* attraverso il riferimento alla poetica indù, che fa leva su tre gradi del

⁴⁹ Miller J.-A., *Biologia lacaniana*, in 'La psicoanalisi', 28, Astrolabio, Roma, 2000, p.52.

⁵⁰ Lacan J., *Discorso sull'isteria*, in 'La psicoanalisi', 53/54, Roma, 2013, p. 10.

⁵¹ Laurent E., *Parler avec son symptome, parler avec son corps*, in 'Quarto', 105, Bruxelles, 2013, p.28.

⁵² Miller J.-A., *L'inconscio reale*, in 'La psicoanalisi', 47/48, Astrolabio, Roma 2010, p.213.

senso, dal letterale, al metaforico per giungere fino al terzo grado, non più metaforico, *dvhani*. Con esso la risonanza del senso è al suo apice sublime, al soffio di un 'sapore'. Anche questa, certo, è una traccia nel corpo ma differente da quella lasciata dalla sostituzione del senso con una significazione che apporta il vuoto, che è una sincope, una deflazione della risonanza del senso, come Lacan diceva della scrittura di Joyce che tagliava il soffio del sogno.

Che indicazione possiamo ricavarne? Che al livello del parlessere, oltre che sui suggestivi 'poteri della parola', poteri della risonanza del senso, il dire dell'interpretazione, che miri all'apprensione del corpo, faccia leva sul materialismo dell'equivoco significante per setacciare l'*un* elemento che partecipa del buco del linguaggio, dell'assoluta unicità dello stesso.